

Les dessins d'Aliocha Kalionov

Elisabeth Drabkina

Source: Récits sur Lénine. Moscou, Éditions du Progrès, pp. 164-172. Notes MIA.

On n'était à la veille de la révolution d'Octobre. Le Gouvernement provisoire de [Kérenski](#) était au pouvoir, mais il décevait de plus en plus le peuple. Aux élections des doumas d'arrondissements, notre parti avait obtenu la majorité au quartier Vyborgski. [Nadejda Konstantinovna Kroupskaïa](#), l'épouse de Lénine, y avait pris la direction de la culture et de l'éducation. Sa section n'occupait qu'une pièce avec deux vieilles tables mal faites et quelques chaises.

Nadejda Konstantinovna me dit qu'elle avait un besoin pressant de collaborateurs. Elle me chargea d'organiser une garderie d'enfants. Ma déception n'avait pas de bornes. Comment ? Moi qui voulais élever des barricades, faire la révolution ou peu s'en faut, voilà qu'on me proposait de moucher des bambins.

— Justement, pour faire la révolution, pour que le prolétariat connaisse les bolchéviks, nous devons, toi et moi, accomplir toute sorte de travaux, y compris moucher les mioches, répondit Nadejda Konstantinovna. La douma de l'arrondissement Vyborgski est pour le moment la seule qui soit sous l'influence de notre parti. Aussi devons-nous montrer aux ouvriers de Petrograd et de toute la Russie comment travailleront les bolchéviks quand le prolétariat aura pris le pouvoir.

Les affaires courantes expédiées, Nadejda Konstantinovna partit avec moi chercher un emplacement pour la future garderie. Nous cherchâmes beaucoup avant de trouver, près d'un pont ferroviaire, un grand terrain vague couvert d'herbe sèche. Nous décidâmes de nous y installer. Ce terrain était entouré d'une palissade, il y avait au milieu un auvent de planches.

De jeunes ouvriers de l'arrondissement Vyborgski nous aidèrent à enlever les mauvaises herbes et les détritius, ils amenèrent du sable, trouvèrent une dizaine de pelles en bois et de bûches, une balle, quatre cordes à sauter, puis quelques paquets de papier blanc, des boîtes de couleurs et des crayons. Les affiches collées dans l'arrondissement invitaient les enfants à fréquenter la garderie.

L'inauguration avait été fixée à dix heures du matin. Mais dès huit heures, une multitude de gosses grimpaient déjà sur l'enceinte ; ils voulaient voir au plus vite le miracle qui allait s'accomplir. Pourtant, quand j'ouvris le portillon, tous n'osèrent pas entrer ; loin de là, une trentaine seulement. Ils venaient craignant une rebuffade, une interdiction. Je leur distribuai des jouets, conduisis les tout petits sur le sable. Peu à peu ces petits vieillards se réchauffaient, devenaient plus gais.

À les regarder de loin, ils ressemblaient déjà à des enfants qui jouaient. Mais si l'on regardait de plus près on pouvait voir une toute petite maman qui berçait un morceau de bois emmaillotté et qui marmonnait :

— Varka, ne pleure pas, ne me déchire pas l'âme ! Quand j'aurai apporté la paye, j'achèterai des pommes de terre, je les ferai cuire, et je mettrai devant toi l'écuelle toute pleine, comme pour une reine !

La pluie commença à tomber. J'appelai les enfants sous l'auvent pour dessiner : le papier et les

pinceaux ne manquaient pas. La pluie finie, je recueillis les dessins. Il y en avait qui étaient absolument incompréhensibles, sur d'autres on pouvait reconnaître des maisons avec des fumées qui se vissaient dans le ciel et des bonshommes plats aux bras tendus. Mais deux feuillets dessinés par un garçon nommé Aliocha Kalionov me frappèrent plus particulièrement.

Le même sujet se répétait : en bas, des coups de pinceau éclatants, bigarrés et bizarres, qui rappelaient des oiseaux féeriques ; au-dessus, un carré bien régulier suspendu dans l'air, le même dans chaque dessin et d'un bleu sale. Le tout exécuté avec une expression étonnante qui n'avait rien d'enfantin. Je savais que c'étaient des fleurs. Aliocha lui-même me l'avait dit. Mais pourquoi étaient-elles si drôles ? Surtout comment déchiffrer cette énigme, ce carré ? Je ne voulais pas le demander au garçon : c'était un sauvageon, et ma question pouvait l'effrayer.

Je décidai de demander conseil à Nadejda Konstantinovna. Les dessins d'Aliocha la bouleversèrent. Elle me posa des questions sur l'enfant, mais je n'en savais rien. Je trouvai seulement son adresse dans mon registre.

— Va le voir, me dit Nadejda Konstantinovna, regarde un peu comment il vit. Nous apprendrons peut-être beaucoup de choses.

Me voici de nouveau dans les rues maussades du quartier Vyborgski. Autour tout est nu, pas une touffe d'herbe, pas un arbuste. Voici une maison à cinq étages, mal entretenue, qu'on dirait sortie des pages de Dostoïevski. C'est là qu'habite Aliocha Kalionov. Une cour sombre comme un puits. Au fond, un escalier à marches ébréchées qui mènent dans le sous-sol. Un long corridor noir. Enfin une porte.

Je frappe. La porte s'ouvre d'elle-même. Devant moi une chambre étroite, une seule fenêtre. Sur un lit sous une couverture de chiffons en lambeaux, trois petits enfants endormis. Aliocha Kalionov était assis près de la fenêtre. Je m'approche, lui dis bonjour et m'assieds à côté de lui, je regarde par la fenêtre et j'aperçois tout en haut ce carré de ciel d'un bleu sale qu'Aliocha Kalionov avait représenté sur ses dessins.

Ce petit garçon auquel j'avais donné dix ans allait en avoir treize. Jamais il n'a dépassé le quartier Vyborgski. Jamais il n'avait vu de fleurs. Il associait aux fleurs quelque chose d'infiniment beau. Il pensait même que les fleurs savaient chanter...

Son père avait été appelé sous les drapeaux dès les premiers jours de la guerre. Il fut bientôt tué. Sa mère était blanchisseuse. Du matin au soir, elle était occupée à faire des lessives pour donner à manger à quatre enfants. Aliocha n'allait pas à l'école, il devait garder les plus petits.

Je racontai tout cela à Nadejda Konstantinovna. Elle m'écoutait, ses magnifiques mains posées sur la table tremblaient, de grosses larmes silencieuses coulaient sur ses joues. Le lendemain, elle me fit savoir que je devais à tout prix me rendre le soir même au palais Kchéssinskaïa auprès de Lénine et lui apporter les dessins d'Aliocha.

Je ne pus y pénétrer que tard dans la soirée. Une foule énorme se pressait au palais même et alentour. On venait d'apprendre l'échec honteux de l'offensive ordonnée par Kérenski, offensive qui coûta tant de vies à nos soldats ^[1]. Les ouvriers de Petrograd étaient en ébullition, pleins de colère envers le Gouvernement provisoire.

Je trouvai Lénine dans la chambre du coin, au premier. Les fenêtres donnaient sur la Néva et sur la forteresse Pierre et Paul. Quand j'entrai Vladimir Ilitch écrivait. Son bureau était encombré de journaux

[1] Il s'agit de l'offensive lancée le 4 juin 1917 sous la pression des Alliés afin de soulager le front italien. Après quelques succès initiaux, l'offensive russe commandée par le général Broussilov s'embourba et se termina par un échec sanglant avec plus de 500.000 pertes. Cet échec précipita la révolte d'une partie de la garnison et des ouvriers de Pétrograd les 3-5 juillet.

et de livres. À travers les fenêtres ouvertes, on entendait, comme le bruit du ressac, la rumeur de la foule.

Avant de parler, il versa du thé pour moi et pour lui-même d'une bouillotte bleue émaillée posée dans le coin. Il mit sur la table une soucoupe de sucre en poudre, une assiette avec des morceaux de pain noir. On manquait de sucre. Nous en mettions un peu sur le pain et prenions le thé, comme disait Lénine, avec des « *tartines au sucre* ». Puis je lui montrai les dessins d'Aliocha. Vladimir Ilitch les examina longuement.

— Voilà, dit-il d'un air mauvais en montrant les tapisseries de soie rose et le plafond de marbre, pour que la maîtresse du tsar vive dans ce luxe ^[2], Aliocha Kalionov est privé d'enfance.

Puis Vladimir Ilitch se mit à noter sur une feuille de papier tout ce qu'il fallait faire pour les enfants de la garderie :

« *Absolument* (souligné deux fois) *organiser au moins une sortie à la campagne ; absolument* (de nouveau souligné deux fois) *les conduire au Jardin d'été (et que les petits riches se serrent un peu), trouver des jeux et des balles. Parler avec Gorki au sujet de livres pour enfants. Se renseigner auprès des camarades de l'arrondissement Vyborgski pour savoir si l'on peut planter des corbeilles de fleurs sur le terrain. »*

Le lendemain matin, Lénine partait pour une semaine en Finlande. Il emporta les dessins d'Aliocha et ses notes. Il m'avait dit que, de retour, il ne manquerait pas d'aller voir le petit garçon. Mais quelques jours après, ce furent les événements des 3, 4 et 5 juillet ^[3]. Lénine se hâta de revenir à Petrograd Il fut ensuite contraint de se cacher, menacé d'arrestation et de mort. Les papiers qu'il avait avec lui, y compris les dessins d'Aliocha Kalionov, avaient disparu. Après avoir changé plusieurs fois de cachette, Vladimir Ilitch échoua sur le terrain où [Nikolaï Emélianov](#), ouvrier bolchévique de Sestroretsk, faisait les foins. Il s'y installa dans une hutte.

Au cours de ces mois pénibles, Nadejda Konstantinovna continuait de travailler à la douma de l'arrondissement Vyborgski. Elle était toujours calme, mais même mes yeux pourtant peu expérimentés pouvaient voir ce que lui coûtait ce calme apparent. J'étais certaine que Lénine n'avait pas le temps de s'occuper de nous et qu'il avait même oublié de penser à ce qu'il avait résolu de faire pour mes enfants de la garderie. Quel fut donc mon étonnement quand à la fin de juillet Nadejda Konstantinovna me dit que le dimanche suivant je devais réunir les enfants pour nous rendre ensemble à Moustamäki.

— Et l'argent pour les billets ?

— Pas besoin, tout sera préparé.

En effet, à la gare de Finlande, un wagon spécial nous attendait préparé par les camarades cheminots qui l'accrochèrent au premier train en partance ; nous démarrâmes accompagnés de cris joyeux.

[2] Le palais Kchéssinskaïa, occupé par le parti bolchevique après la Révolution de Février, était l'hôtel particulier d'une célèbre danseuse-étoile, ancienne maîtresse du tsar Nicolas II.

[3] Les « Journées de Juillet » (3-5 juillet) furent provoquées par le mécontentement croissant des masses face à dégradation de la situation sociale, par l'échec de l'offensive de juin et par l'agitation régnant parmi les soldats des régiments de Petrograd devant l'intention du gouvernement de les expédier au front. Ce mouvement de colère déboucha sur des manifestations spontanées le 3 juillet qui se transformèrent en contestation armée du pouvoir. Considérant que la situation n'était pas encore mûre pour le renversement du Gouvernement provisoire, la direction bolchevique n'était pas favorable à ces manifestations mais décida finalement de participer à celle du 4 juillet afin de limiter les dégâts. Des cosaques contre-révolutionnaires et des élèves-officiers furent lancés contre la manifestation et parvinrent à la disperser de force. Le Gouvernement provisoire commença alors à désarmer les ouvriers, arrêta et lança des mandats d'arrêts contre les dirigeants du Parti bolchevique et ferma ses journaux. C'est à la suite de ce recul provisoire du processus révolutionnaire que Lénine fut contraint de se cacher en Finlande jusqu'à l'automne.

[Alexandre Ignatiev](#), vieux militant du parti, nous accueillit. Nous formâmes une colonne par quatre. Un des petits garçons (pas par hasard, bien entendu !) avait un morceau d'étoffe rouge, il l'accrocha à un bâton. Solennellement, le drapeau rouge en tête, nous arrivâmes au but. Chacun reçut une excellente bouillie de millet, du thé sucré au lait, des boulettes d'avoine.

Tout cela grâce à Vladimir Ilitch ! Pensez un peu dans quelle situation il se trouvait : seul, dans une hutte abandonnée, sachant qu'à chaque instant il pouvait être saisi et littéralement mis en pièces, travaillant du matin au soir à des articles, à des livres, pensant sans cesse à l'avenir de la Russie et du mouvement ouvrier international. Et cependant, il eut aussi le temps de penser à une journée de bonheur pour une cinquantaine d'enfants prolétaires !

Au cours de cette heureuse journée, nous nous baignâmes, fîmes des promenades dans la forêt, chantâmes. Les tout petits piaillaient et se roulaient dans l'herbe haute. Les fillettes faisaient des couronnes. Seul Aliocha Kalionov errait, comme envoûté. Il s'approchait silencieusement des fleurs, les regardait et prudemment caressait les pétales du bout de ses doigts.

Nous nous entendîmes avec Ignatiev afin de revenir. Mais la tempête des événements politiques nous en empêcha. La tension au pays augmentait. Une campagne déclarée commença contre l'arrondissement rouge Vyborgski. Les journaux bourgeois exigeaient qu'on finît avec cette « *niché bolchévique* ». Quand je parlais aux camarades des besoins de la garderie, ils geignaient, se grattaient la tête, me regardaient d'un air coupable, mais ils ne pouvaient rien faire.

Septembre commençait. Il fallait trouver un toit. Mais pas de local, pas de ressources. Les pensées étaient ailleurs : toute la jeunesse prolétarienne dans la mesure de ses forces et de ses capacités aidait le parti à préparer l'assaut d'Octobre.

J'ai honte mais je dois l'avouer : j'avais tout à fait oublié Aliocha Kalionov ces jours-là. Quel fut mon étonnement lorsque, après la révolution, Lénine, que je rencontrai dans les couloirs de l'institut Smolny, me demanda d'emblée des nouvelles d'Aliocha Kalionov. Je ne pus rien lui dire.

— Comment cela ? fit Vladimir Ilitch. Le destin de cette famille était entre tes mains et toi tu l'as oubliée ?

— Mais je ne pouvais... Je n'avais pas...

— Adresse-toi au bureau du commandant du Smolny et dis aux camarades que je les prie de faire le nécessaire pour que la famille Kalionov reçoive un bon logement.

Quelques jours plus tard, je visitai les Kalionov dans leur nouveau logis. Sans pouvoir croire à son bonheur, Maria Kalionova se promenait à travers le luxueux cabinet de l'industriel pétrolier Goukassov, qui s'était enfui à l'étranger, et déplaçait avec précaution, de ses doigts gonflés de blanchisseuse, les bibelots de porcelaine.

Quant à Aliocha, il semblait ne rien voir autour de lui, il fixait d'un regard absent, envoûté l'esquisse du « *Démon* » de [Wroubel](#) accrochée au mur.

À la fin de novembre, nous reçûmes enfin un local pour le club d'enfants. C'étaient trois pièces dans ce même hôtel particulier qui avait inspiré le grand poète russe Nékrassov : « *Voici l'entrée principale. Les jours de fête...* »

Ce n'étaient plus des paysans chassés par un Suisse arrogant, mais des ouvriers de Petrograd et leurs enfants qui s'approchaient de l'entrée principale. Le travail battait son plein. On avait apporté du bois

de chauffage, récuré les planchers, disposé les meubles comme il le fallait pour nous et organisé dans ce palais d'un dignitaire du tsar le premier club ouvrier d'enfants « *Révolution mondiale* », le premier à Petrograd. Les enfants faisaient tout eux-mêmes : ils s'occupaient du chauffage, coupaient le bois, faisaient le ménage.

En mars 1918, je partis à Moscou, mais pour le 1er Mai je retournai à Petrograd. Debout près des tribunes de la place des Victimes de la Révolution, je vis les enfants de notre club. Ils portaient une grande pancarte : un ouvrier en blouse rouge tendant une main à un paysan et tenant dans l'autre un lourd marteau avec lequel il brisait les chaînes du capital qui entouraient le globe. On pouvait lire cette inscription : « *Bourgeoisie mondiale, prends garde ! Nous sommes là !* » Aliocha Kalionov accourut et me cria joyeusement que c'était lui qui avait dessiné cette pancarte.

Lorsque je revins à Petrograd, en 1920, j'appris que le komsomol Alexéi Kalionov, engagé volontaire, était mort en brave à Poulkovo, en combattant les bandes de [Ioudénitch](#).